

Théophile Leroux

BRASSENS

À REBrousSE-POIL

EDITIONS
PREMIERE
PARTIE 

*Au village, sans prétention.
J'ai mauvaise réputation.*

Qui n'a jamais entendu ces deux octosyllabes et ceux qui les suivent ? Cette chanson² ultra-connue de Brassens pourrait sans doute résumer à elle seule l'ensemble de son œuvre. Enregistrée en 1952, la première de toutes, elle a été interdite de radio assez vite. On a du mal à imaginer telle censure aujourd'hui. Dans cette chanson, il y a tout. Le village, lieu où tout se passe, où l'on pleure et où l'on rit, où surtout la vie semble immuable et où tout le monde se connaît. C'est un village qui n'existe pas, un village de conte de fées : il y a des bergères, un curé, un maire, un notaire, un médecin, des vendeurs de pommes, des prostituées, des brigands, des pêcheurs, des jolies femmes, un zoo avec son gorille comme attraction phare... Une sorte d'idéal que personne n'a jamais vu mais dans lequel tout le monde se reconnaît. Brassens lui-même n'a jamais vécu au village. Sète, la ville où il a grandi, comptait 36 500 habitants l'année de sa naissance, en 1921. Et dès qu'il put, il partit à Paris, qui gardait peut-être un air plus rural qu'aujourd'hui, mais il n'empêche : ce que chante Tonton Georges n'est pas une réalité mais un archétype. Dans cette chanson se retrouve aussi la détestation d'un ordre établi ou plutôt d'un moralisme pesant qui se préoccupe plus de régenter la vie des autres que la sienne. Après tout, si le voleur de pommes vole, c'est parce qu'il a faim, que les braves gens ne font pas ce qu'il faut pour le nourrir et le croche-patte au cul-terreux ne fait que remettre les choses dans l'ordre.

² « La mauvaise réputation », *op. cit.*, p.33-34, Enregistrée le 19 mars 1952.

La chanson comporte aussi une référence à la Bible, en la personne de Jérémie, le prophète célèbre pour ses jérémiades :

*pas besoin d'être Jérémie
pour d'viner l'sort qui m'est promis.*

Les clins d'œil à la foi, à la Bible sont plus que nombreux dans l'œuvre de Brassens, qui éprouve une sorte de fascination mêlée de répulsion à l'endroit de la religion. Au passage, toujours dans *La Mauvaise réputation*, Brassens écorne le militarisme en déclarant rester « *dans [son] lit douillet* » « *le jour du quatorze-juillet* », ne se sentant pas concerné par « *la musique qui marche au pas* ». Son seul idéal, celui qu'il professera toute sa vie, est finalement de ne faire « *de tort à personne* » ; d'autant que les braves gens ne sont peut-être pas ceux que l'on croit. Brassens y évoque également la mort, par le biais du pendu qu'il sera, quand on lui aura fait un sort. On trouve là des thèmes qui traversent toute l'œuvre du moustachu et qui constitueront la trame de ce livre. Nous évoquerons le rapport de l'homme à la littérature et à la musique, son refus permanent de la modernité, son refus des structures et du conformisme et enfin ses interrogations et inquiétudes spirituelles.

Le débat est éternel et particulièrement actuel : l'homme doit-il s'identifier à son œuvre ? Deux points de vue semblent irréconciliables. Si l'on identifie l'homme à son œuvre, alors tout ce qui est dit, chanté, écrit, filmé devient réalité ou récit, et donc censurer quelqu'un, c'est le punir pour les actes qu'il raconte. Mais si on les distingue, si l'artiste et son œuvre sont dissociés, alors tout devient possible, tout est dicible et cela laisse la porte ouverte à grand nombre de dérives. On aurait donc le choix entre ne rien dire, pour ne pas pousser à tel ou tel comportement, ou tout dire et montrer, ce qui n'est pas satisfaisant non plus. Il semble donc que seule une troisième voie d'équilibre puisse aider à sortir de ce débat faussé : l'artiste est bien évidemment dans son œuvre mais il y est caché,

dissimulé. Parfois, il dit « je » et témoigne d'un épisode de sa vie. Parfois, il dit « je » et invente. Scruter l'œuvre d'un artiste permet de mieux le connaître, et scruter la vie d'un artiste permet de mieux comprendre son œuvre. Brassens s'est lui-même ingénié à brouiller les pistes : « Je mélange un peu tout : ce qui se passe dans ma vie, dans la vie de mes parents et amis : je fais coïncider avec quelque chose que j'ai lu, et je transforme. Au bout du compte rien n'est autobiographique et tout est autobiographique³. » Mais le chanteur semble tout de même, au fil de certaines interviews, concéder qu'on peut mieux le connaître simplement en écoutant ses chansons, pour peu qu'on s'en donne la peine. « Mes chansons contiennent plus que ce que je dis, ce sont elles qu'il faut interroger, en les écoutant mieux. Elles sont travaillées, tu sais, et je suis tout entier là-dedans. Montré et caché. On se dissimule par pudeur derrière ce qu'on dit. Celui qui aime mes chansons découvre tout. Celui qui ne les aime pas, eh bien tant pis, la fête ne se fait pas, le feu d'artifice rate. Et les explications n'y feront rien⁴. » Ce sera donc le parti pris de ce livre, qui sera fondé essentiellement sur ses chansons. On se permettra d'ailleurs de rappeler au lecteur que la lecture des paroles d'une chanson est une bonne chose mais que cela ne remplacera jamais l'écoute, qui seule permet de comprendre l'harmonie entre le texte et la musique. « La vie de Brassens, c'est le silence, et ce qui se passe entre le public et mes chansons⁵ », disait-il. Bien sûr, nous ne ferons pas l'impasse sur ce que le chanteur a pu dire sur les sujets qui nous intéressent et sur lui-même. Mais nous avons volontairement laissé de côté la plupart des témoignages et biographies réalisées par des plus ou moins proches du chanteur. Le nombre de livres écrits sur Brassens est énorme. Beaucoup ne font que répéter l'idée reçue que Brassens était un gentil tonton de gauche, gentiment anar, gentiment libertaire, gentiment anticlérical, gentiment antimilitariste, gentiment tout ce qu'on veut, mais

3 A. Sève, *André Sève interroge Brassens, toute une vie pour la chanson*, Le Centurion, 1975, p.51.

4 *Ibid.*, p.65.

5 *Ibid.*, p.83.

pas gênant et sympathique. La réalité est, on le verra, plus complexe. Il se peut que Brassens soit plus encombrant que prévu. Et qu'on ne nous fasse pas de faux procès : il ne s'agit pas, en miroir de ce qui a été écrit sur Brassens d'en faire une sorte de saint, réactionnaire et bigot, bref de « droite », de gommer son côté mécréant, paillard, ancré dans les idées de son époque dont il n'est pas le moindre des symptômes, bref, de « gauche ». Il s'agit simplement de dire ce qui n'a pas été dit sur lui, ce qui a été – volontairement ? – occulté, pour que son image soit la plus conforme à ce qu'il était vraiment. Ce livre qui n'a pas prétention à apporter la bonne parole, a été conçu comme un raid à la hussarde, écrit la pipe au bec, avec ses outrances, ses méchancetés, ses bons mots, ses flamboyances et ses chevauchées.

On prendra donc le risque de déplaire à tous ceux qui, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, se sont fait les gardiens de la mémoire du moustachu, devenu une sorte d'idole, une icône intouchable, une momie qu'il ne faudrait pas déranger dans son sommeil éternel sous peine de déclencher quelque malédiction immémoriale. Brassens fait l'objet d'un « embaumement » et d'une récupération, peste Jean-Paul Liégeois dans l'introduction du fort épais volume des œuvres complètes de Brassens. On le comprend ! Brassens a comme été figé dans l'image du vieux tonton gentillet, anticlérical mais tolérant. Comme tant d'autres, Brassens a été réduit à son plus petit dénominateur commun. Mais après tout, chacun ne cherche-t-il pas à gommer ce qui lui apparaît comme des défauts dans les personnages qu'il aime ? Et celui qui dénonce les embaumeurs n'est pas loin d'en devenir un lui-même s'il refuse de voir la face du personnage qui lui déplaît. Refuser de regarder les interrogations spirituelles de Brassens, son coté passéiste, sa détestation de l'embrigadement (y compris à gauche), ses questions face à la mort... revient à lui donner un rôle de composition qui sonne faux. Existe-t-il

un Brassens pour chacun en fonction de ce que l'on pense ? Pas sûr ! L'homme était si cohérent dans ce qu'il disait et pensait qu'on peut difficilement le désunir. Il n'empêche qu'il a volontiers brouillé les pistes. On verra ainsi que Brassens avait, vis-à-vis de la religion un rapport pas si vachard et vis-à-vis de la foi un rapport plus ambigu que ce que veut bien laisser entendre certains des brassensophiles les plus autorisés. « C'est en écrivant des vers, a-t-il confié un jour à son ami Roger Toussenot, que je prie pour un être cher⁶. » Quelques pages plus loin, on peut notamment lire le poème sobrement intitulé *Prière*⁷ qui place Brassens dans le sillage de Villon :

*Les squelettes des grands chemins
Pleurent leur chair déjà pourrie.
Ces squelettes, joignant les mains,
Pleurent et prient.
Prions, mon amie, avec eux
Pour que Dieu veuille
Que notre amour dure plus que
La pauvre feuille.*

Les exemples peuvent être multipliés à l'envi.

Le petit essai que vous tenez entre les mains n'est pas une biographie. Il ne se veut pas non plus l'ouvrage d'un spécialiste, de quelque domaine que ce soit : de Brassens, de littérature, de poésie, de musique... Il s'agit simplement d'une mise à l'écrit d'une intuition confirmée par la réalité : Brassens est infiniment plus complexe que l'image commune qu'on a de lui, et il y a dans son œuvre et dans ce que l'on peut appeler sa pensée, des éléments qui nous semblent pertinents pour affronter l'époque saugrenue dans laquelle nous sommes tombés. Voilà pourquoi on se permettra d'y parler de la mort, de Dieu, de littérature, de paillardise, de nostalgie et des copains... Le lecteur en fera bien ce qu'il voudra.

⁶ « Lettre à Toussenot », 12 décembre 1949, *Œuvres complètes*, p.1220.

⁷ « Prière », *ibid.*, p.619. Non datée.